

L'UTOPIE PACIFIQUE

(Suite.)

Ces belles idées d'harmonie et de justice n'étaient pas étrangères au christianisme, mais le christianisme se débarrassa peu à peu de ce qu'elles avaient d'exigeant et d'impérieux en les reléguant au ciel, et leur livra l'éternité pour soustraire le temps à leur domination. Les philosophes du xviii^e siècle et les législateurs de la Révolution furent moins accommodants. La Révolution établit l'égalité politique, mais non l'égalité sociale.

Les amis de la logique se mirent à rêver une société nouvelle, où les hommes seraient véritablement frères, où nul ne serait privé de sa part de bonheur. L'un des premiers dogmes de cette religion moderne est évidemment la suppression de la guerre, car la guerre est la négation la plus complète des principes d'harmonie et de justice, puisqu'elle nourrit la haine et couronne la force.

Les théoriciens qui défendaient le vieil ordre de choses contre les menaces de ces doctrines nouvelles tinrent bon sur le terrain de la propriété et de l'héritage, parce qu'il y avait là de grands intérêts à protéger; mais ils ne songèrent pas à soutenir la légitimité ou la nécessité de la guerre. Là-dessus, ils étaient au fond de l'avis de leurs adversaires; aucun motif pressant ne les portait à regimber.

Conservateurs et socialistes étaient également convaincus de l'unité de l'espèce humaine, de l'égalité naturelle et de la similitude des hommes; les uns et les autres tournaient leurs regards vers une sorte d'idéal ou d'âge d'or où les hommes seraient unis d'un bout du monde à l'autre par les liens d'une mutuelle tendresse. Les uns et les autres admettaient que le mal c'est la lutte, que le bien c'est l'union, et que, par conséquent, le progrès social consiste à remplacer, autant que possible, la lutte par l'union. Entre les disciples de Voltaire et de Montesquieu et les disciples de Rousseau et de Diderot, la différence consiste plus dans le choix des moyens que dans le choix du but.

D'autres écoles philosophiques ont surgi sous nos yeux, et se sont à peu près rendues maîtresses des hautes régions de l'intelligence. Leur influence ne se fait pas encore sentir dans la région des sentiments, et elles ont peu de prise sur les peuples. Car, si l'ignorant retarde sur le savant, même chez celui-ci, le cœur retarde sur la tête. Un homme peut être convaincu du néant d'une doctrine et soumettre

à cette doctrine sa sensibilité et sa volonté. C'est pour cela que les religions se survivent si longtemps. Quand elles n'imposent plus la foi, elles donnent encore l'émotion, elles commandent encore à la conscience. Mais l'arbre mort s'abat tôt ou tard; l'édifice ruiné s'émiette. Les forces morales qui n'ont plus de racines dans l'intelligence se dissipent et disparaissent peu à peu. Les facultés arriérées de notre âme suivent lentement, mais sûrement, la faculté maîtresse. La morale d'aujourd'hui tient à la métaphysique d'hier, mais la morale de demain sera fille de la métaphysique d'aujourd'hui.

Or, la métaphysique d'aujourd'hui, c'est la théorie de l'évolution et de la sélection par la concurrence vitale.

Pendant bien des siècles, les théologiens, les philosophes et les poètes qui contemplaient le spectacle de la nature, n'y ont vu que des preuves de la sagesse et de la bonté de Dieu. Les animaux surtout étaient à leurs yeux d'admirables machines, qui glorifiaient par leur perfection l'Ouvrier divin. On se récriait sur l'ingénieuse disposition des organes, même quand ces organes étaient des instruments de mort, et sur l'étonnante précision des instincts, même quand c'étaient des instincts carnassiers. Racine résume toute une longue étape de l'esprit humain quand il fait dire à Joas :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Assurément ce grand poète, en plaçant ces paroles dans la bouche d'un enfant, ne songeait pas à ce qu'elles ont de réellement infantin. Il n'est pourtant pas difficile de remarquer que chaque couple produit plusieurs couvées par an, que les petits sont naturellement appelés à vivre plusieurs années, et que, si le nombre des oiseaux reste à peu près stationnaire, c'est que la plupart sont victimes du froid ou de la faim, de leur faim ou de la faim d'autrui. Et que dire de ces oiseaux dont la pâture consiste précisément en une multitude innombrable d'insectes, ou en quelques douzaines d'oiseaux plus faibles ? Voilà donc un Dieu dont la bonté livre à l'hirondelle des milliers de mouches, et au milan des volées d'hirondelles ! C'est ainsi que les plus beaux génies, de Cicéron à Fénelon, se sont moqués avec presque tout le genre humain, de l'Être suprême, lui accordant innocemment des louanges dont l'athéisme le plus amer n'égalerait pas l'inconsciente ironie.

Il est vrai que certains théologiens ont attribué au péché d'Adam les malheurs des bêtes, grossissant ainsi à l'infini la responsabilité de nos premiers parents. Ici, ce n'est plus seulement la bonté de Dieu qui est tournée en ridicule, c'est sa justice. Car, si l'on peut admettre que le fils reçoive du père, avec l'existence, toutes les charges qui y

sont attachées, comment comprendre que la faute de l'homme retombe, de par la volonté divine, sur des êtres qui ne lui doivent rien. Quoi ! l'agneau serait mangé par le loup, parce que le premier père des moutons était, non un pécheur, mais l'esclave d'un pécheur !

L'Anglais Buckland, estimé comme géologue et comme théologien, imagina que les animaux se dévorent entre eux pour s'épargner les ennuis de la vieillesse et les longues tortures de la maladie, tant il est vrai que la bonté de Dieu est partout visible à qui sait la chercher ! A ce compte, ce sont les lions et les aigles qui ont à se plaindre, puisque l'ordre de la création les expose sans défense aux infirmités qu'amène le grand âge. Mais revenons aux choses sérieuses.

Il y a seulement quelques années, un naturaliste anglais, voulant expliquer par l'unité d'origine l'unité de plan qu'on découvre dans le règne animal, remarqua que les races domestiques varient rapidement et largement, grâce au choix raisonné que font les éleveurs, ne laissant se reproduire que les individus doués au plus haut degré de certaines qualités. Il supposa que la nature pouvait agir de même, que la force des choses pouvait exercer, elle aussi, une sélection, que cette sélection, avec l'aide des siècles, pouvait créer des races, des espèces, des genres, des familles. A l'appui de cette hypothèse, il produisit des arguments et des faits assez nombreux, assez bien liés, assez frappants sinon pour imposer la conviction, cela n'est pas de notre compétence, du moins pour renouveler le vieux fonds des idées humaines.

La théorie de la concurrence, et du progrès par la concurrence, avait été esquissée par les économistes. Elle a été élevée par Darwin, par les émules et les disciples de Darwin, à la hauteur d'une philosophie de la création.

Ce n'est pas une philosophie souriante et bénigne que celle qui met au concours le privilège de vivre et d'engendrer, condamnant tous les vaincus à une prompt mort ou au célibat forcé. C'est à beaucoup d'égards la légitimation du droit de la force, pourvu qu'il soit bien entendu que la force n'est pas seulement la grosseur du corps et la vigueur des muscles, mais aussi, selon les espèces, la bravoure, l'adresse, l'agilité, la vigilance, la prudence, la sobriété, et même le dévouement à la famille, à la tribu, à la chose publique. D'ailleurs, la philosophie se pique d'expliquer les choses, non de réjouir le cœur des poètes ou de consoler les âmes sensibles et tendres. Enfin, ce n'est pas le darwinisme qui fait de notre globe le théâtre d'un immense et perpétuel carnage, mais il montre comment de ce carnage même sort le progrès, comment la mort corrige, avec une sorte de discernement, la folle prodigalité de la vie semant à pleines mains les germes dans un monde borné ; comment le sacrifice incessant de ces innombrables ébauches appelle à l'existence des chefs-d'œuvre d'une perfection croissante. On peut répondre à ceux qui trouvent cette doctrine

impie : puisqu'il a plu à Dieu de décider qu'au banquet de la vie il y aurait beaucoup d'appelés et peu d'élus, sa providence est-elle moins admirable et sa justice plus douteuse, s'il fait servir cette rigueur au développement de son ouvrage, que s'il l'emploie à se divertir ou à châtier le péché d'Adam ? Les poètes auront-ils le droit de gémir si on leur dit que les magnifiques couleurs dont se parent les oiseaux, les insectes et les fleurs, ne sont pas un tableau composé par le créateur pour réjouir les yeux distraits et indifférents des hommes, mais le résultat accumulé des conquêtes qu'une amoureuse rivalité a fait faire à des milliers de générations.

Quoiqu'il en soit, cette idée de la concurrence vitale, que l'illustre Max Müller a pu appeler une nouvelle catégorie de la pensée, s'est emparée des sommets de la science et de la philosophie. De là, elle descendra, elle descend lentement dans les vallées où la multitude humaine s'agite et s'émeut. On peut prévoir que le système de Darwin sera ébranlé dans beaucoup de ses détails ; peut-être même sera-t-il réfuté. Il n'en aura pas moins accompli une sorte de révolution dans l'univers intellectuel. Il en restera au moins quelques parties. Ni les savants, ni les philosophes, ni les moralistes, ni les hommes d'État ne pourront désormais perdre de vue cette loi de la nature que l'homme est seul à violer, quoiqu'il ne la viole ni régulièrement ni impunément, et en vertu de laquelle toute espèce tend à se multiplier jusqu'à ce qu'elle soit douloureusement limitée par la guerre ou la famine. On n'oubliera pas que c'est l'hérédité qui amasse et conserve tous les éléments du progrès dans le règne animal, et le rôle de l'hérédité se montre plus grand à mesure qu'on recule les bornes de nos connaissances physiologiques. Enfin, quoiqu'on pense des causes qui ont donné au lion ses griffes, à l'aigle ses serres, on aura pendant quelque temps admis que ces avantages ont été acquis par une longue série de tâtonnements, de luttes et de sacrifices, et l'on ne pourra s'empêcher d'avoir présentes à l'esprit toutes les raisons qui portent à voir dans la victoire le résultat du labeur de longues générations. Ce n'est pas en vain qu'aura été enseignée au monde cultivé une philosophie d'où dérivent si aisément ces deux propositions : « La guerre est pour l'humanité la forme la plus achevée de la sélection ; la force est la vertu accumulée. »

D'ailleurs ces idées commencent à pénétrer profondément les classes dirigeantes de certains pays. Les docteurs allemands s'en servent pour justifier et glorifier l'esprit envahissant de la race germanique. La philosophie de M. de Bismarck est un mélange de christianisme inconsequent et de darwinisme inavoué, et M. de Bismarck pense pour des millions d'hommes. Il en serait de même chez les Anglais, si les Anglais n'étaient pas, comme les anciens Romains, naturellement exempts du besoin d'excuser leurs conquêtes.

Comme on ne fait que depuis peu usage des ressources de la statistique, comme la physiologie est d'hier, la philosophie de l'histoire est encore dans l'enfance. Quand cette science sera sortie de la période des déductions téméraires, de l'âge des romans et des épopées, on cherchera quelle influence la guerre, soit qu'on s'y prépare, soit qu'on la fasse, exerce sur le moral des nations. Alors, on opposera aux calculs des économistes, qui ne voient que du travail perdu, des calculs qui, pour être moins faciles, ne seront pas moins solides. Les vertus que développe la paix sont-elles tout l'homme ? Les races qui n'ont su défendre ni leur liberté ni leur existence, n'étaient-elles pas inférieures aux races qui les ont asservies ou supplantées ? Les grandes invasions, où les esprits superficiels ne voient que le triomphe de la barbarie, ne sont-elles pas bien souvent une régénération ?

N'a-t-on pas eu raison de dire que, sous un régime de sécurité absolue, le genre humain deviendrait un marais stagnant ? Quelle est, en un mot, la part de la guerre dans le progrès ? Cette question a de quoi tenter les historiens à venir. Le moment n'est pas venu d'y répondre. Il y a tant de faits à comparer, tant de résultats à analyser, tant d'arguments à peser et d'illusions à détruire ! Bornons-nous à faire remarquer qu'en ce moment même les Européens s'empressent à mettre la main sur le reste du monde, et qu'aucun scrupule ne les fait hésiter dans cette conquête de plus en plus rapide.

Supposons la conquête achevée. Les peuples d'Afrique et d'Asie qui n'ont été ni détruits ni asservi, sont entrés dans le grand courant de la civilisation occidentale. Partout les terres incultes sont occupées ou défrichées. On a enlevé au désert tout ce qu'on pouvait prendre sur lui. Une longue paix répand ses bienfaits sur tout le genre humain ; les nations sont unies et même un peu mêlées. Le monde est plein : qu'arrive-t-il ?

Ou bien l'accroissement de la population s'arrête de lui-même, ou bien la guerre intervient, et les races fortes envahissent le domaine des races faibles. En vain, alléguera-t-on les progrès de l'agriculture. Ces progrès ont une limite ; la fécondité du sol n'est pas infinie ; d'ailleurs, il faut bien conserver une certaine marge à cause de l'inégalité des saisons. Le jour où l'homme demandera à la terre tout ce qu'elle peut produire, une mauvaise année amènera une famine terrible. Il ne servirait de rien d'établir des greniers d'abondance, car, tant qu'il y aurait un superflu, la population continuerait de croître.

Toute espèce tend à se multiplier indéfiniment. Cette loi est implacable. Ce qui en suspend l'action est un mal. Ce qui y soustrait les races humaines est une forme de l'un de ces deux fléaux, le vice et la maladie, un symptôme de décadence moral ou de décadence physique. Viendra-t-il un temps où la continence sera de nouveau élevée au rang des vertus les plus respectables, où le célibat sera de nouveau

en honneur, mais un célibat sans religion, sans espérance ultraterrestre, sans la compensation de l'amour divin et des fiançailles de l'âme avec son sauveur ? Faisons un effort d'imagination. Représentons-nous un état social où l'humanité tout entière imiterait la bourgeoisie française du xix^e siècle, ou la noblesse du xviii^e. Si on limite la fécondité des mariages, quelle corruption ! Si l'on condamne les cadets à la stérilité, quelle oppression ! Ce sera une triste société que celle où l'amour conjugal sera rigoureusement soumis à la loi de l'offre et de la demande.

Assurément, nous en sommes encore loin. Mais qu'est-ce que la paix perpétuelle ? Un idéal. Nous avons le droit d'interroger l'idéal, de le forcer à nous dire ce qu'il promet et ce qu'il cache. Les pacifiques s'écrient : « Tous les hommes deviendront frères ; on ne tuera plus personne ; on ne forgera plus que des socs de charrue ; on ne fondra plus que des statues et des machines. » A merveille ! Et après ? Savez-vous comment Proudhon résume le système de Malthus ? Proudhon ne peut pas toujours être cité. Ce qui est clair, c'est qu'à force de vivre en paix, les hommes finiront par se gêner un peu les uns les autres, et que la terre ressemblera à une ville bloquée sans espoir de délivrance. On ne pourra pas coloniser la lune ni essaimer dans les étoiles. Il faudra ménager les ressources du genre humain et le mot de bouche inutile recevra un sens nouveau. Les économistes et les hommes d'Etat de cet âge d'or auront à choisir entre les trois régulateurs de la production : la débauche, la peste et la guerre. Ou plutôt la force des choses choisira, à moins qu'elle n'use des trois à la fois. Cherchez bien : il n'y a pas d'autre issue ; car, si jamais les hommes doivent être assez dégoûtés de la vie pour ne pas souhaiter de la transmettre à beaucoup d'enfants, ou assez dégénérés pour être naturellement peu féconds, un pareil avenir n'a rien qui nous tente ; ce n'est pas la peine d'y courir si vite.

Laissons cette hypothèse, bien qu'elle s'impose, et accordons aux ennemis de la guerre qu'un jour il n'y aura plus que des luttes pacifiques. Les luttes pacifiques, qu'est-ce que cela ? Vous pensez d'abord à une Exposition qui commence par des fêtes et finit par un déluge de croix. Regardez-y de plus près. Vous verrez que la plupart des humains qui meurent de faim, de froid, de consommation, tombent victimes des luttes pacifiques de l'industrie.

La concurrence tue plus de gens que la guerre, tue plus lentement, n'épargne ni les enfants ni les femmes. Aussi, nous promet-on la fin de la concurrence et l'avènement de l'harmonie. Mais, si une race est à la fois plus pacifique, plus patiente et plus sobre que les autres, si le Chinois est une machine qui coûte moins à établir que l'Européen, et qui consomme moins de combustible pour produire un travail donné, comment l'Européen se défendra-t-il, le jour où le dernier

canon aura été installé sous verre dans un musée d'archéologie ? Cette question n'est pas si futile que le croiront quelques lecteurs ; consultez là-dessus les Californiens, qui la trouvent déjà brûlante.

Dans notre civilisation, si imparfaite qu'on la trouve, le monde appartient aux hommes qui ont à la fois la science, la discipline et un système nerveux qui permette d'aller au feu. Dans la civilisation que rêvent les amis de la paix, le monde sera aux peuples qui transformeront avec le moins de frais possible une certaine quantité de riz en une certaine quantité de travail, s'ils joignent à cette supériorité économique le mérite physiologique qui distingue les habitants et surtout les habitantes du Céleste-Empire, et un parfait mépris pour toutes les délicatesses dont nous ne pouvons nous passer. Quand la justice, enfin triomphante, exigera que l'Anglais et l'Allemand cèdent la place au Chinois, l'Anglais et l'Allemand jetteront un regard d'envie sur le temps où il y avait des frontières gardées par des douaniers, défendues par des soldats, et ils trouveront que le droit du plus brave avait du bon. Admettons que les loups apprennent à paitre l'herbe des champs ; encore ne se laisseraient-ils pas resserrer dans leurs pâturages par l'envahissement des moutons, sans se rappeler que le Créateur, dans sa bonté, leur a donné des dents plus longues, des muscles plus forts et des nerfs mieux trempés. Vers le milieu du *xxii^e* siècle, si tout marche d'ici-là au gré des apôtres de la fraternité universelle, quelques hardis novateurs feront de singulières découvertes. Ils soumettront l'idée de la justice à un nouvel examen et proposeront peut-être à l'humanité un idéal bien différent de celui qui fait l'orgueil du *xix^e* siècle.

En attendant cet avenir où nous logeons nos rêves, la guerre est un accident que tout le monde prévoit, une épreuve à laquelle tout le monde se prépare. Les peuples qui sont le mieux décidés à donner le branle ne sont pas ceux qui se mettent le moins en garde. Chacun proteste de son amour pour la paix, mais personne ne croit la paix suffisamment gardée par l'amour qu'elle inspire. Prenons les choses comme elles sont ; on fait de la philosophie pour tous les temps, et de la politique pour le temps où l'on vit. Que la formation des Etats-Unis d'Europe et même des Etats-Unis du globe soit possible ou chimérique, désirable ou fâcheuse, ce n'est encore qu'une idée. Occupons-nous des faits.

RAOUL FRARY.

Quelques notes sur l'Allemand contemporain

Pendant nombre d'années, après la guerre de 1870, nous n'avons vu dans l'Allemand que l'ennemi héréditaire. Peu à peu pourtant, à mesure que la blessure se cicatrisait, nous pressentîmes que ce peuple qui nous enlevait notre place de seconde puissance commerciale du vieux continent, dont l'industrie supplantait non seulement la nôtre, mais bien souvent aussi celle de l'Angleterre, devait présenter d'autres éléments que les seuls soldats prussiens que nous avions appris à haïr. Les Français se mirent alors à voyager au delà du Rhin et à soi-disant étudier la nation germaine. Mais tout cela sans méthode, et avec parti pris. Les uns crurent que quinze jours passés chez un peuple presque deux fois plus grand que le nôtre et dont ils ne connaissaient même pas la langue, suffisaient amplement pour écrire un livre « documenté (!) » sur l'Allemagne. D'autres partirent avec l'idée bien arrêtée qu'ils se rendaient chez des sauvages auxquels la civilisation était chose presque inconnue. Quelques-uns, tels Benedetti dans *Trois ans en Allemagne*, sont arrivés ainsi à écrire un véritable roman comique, où ils racontent, avec le plus grand sérieux du monde et persuadés de la valeur indiscutable de leur documentation, une foule d'histoires qui n'ont pas le sens commun et que des Allemands en veine de lourde plaisanterie ont inventées pour ces naïfs. Les derniers enfin, comme Choisy dans son œuvre, ont travaillé avec un tel parti pris de tout louer que les Allemands eux-mêmes — et un tel aveu a de l'importance dans leur bouche — ont déclaré dans leurs critiques que l'auteur les avait flattés ! A part quelques monographies sur le commerçant ou l'industriel, nous n'avons rien qui nous présente l'Allemand sous son vrai jour.

Il ne faut pas vouloir critiquer à fond de train et déclarer avec un sourire méprisant : « inutile de s'occuper d'un peuple qui ne sait que manger de la choucroute et boire de la bière » — représentation fautive de l'Allemand quant au premier point, — mais il ne faut pas non plus nous dire : « nous n'avons qu'à nous incliner devant le Germain, il nous dépasse en tout ». Il y a là dans les deux cas un manque de mise au point, et ceci du reste est la conséquence d'un de nos défauts : nous tombons trop facilement dans les extrêmes.

Certes la façade en Allemagne est superbe. Quand un Français vient se fixer dans le pays, tant de choses le frappent et le disposent